

Juliette, au retour d'un voyage, commence à gravir l'escalier qui mène à ses mansardes, situées au sixième étage d'un immeuble du XIX^e siècle. L'escalier est encombré, « au niveau du quatrième étage, il s'interrompt d'un coup : plus de marches. Le cœur de Juliette a failli s'arrêter et son corps basculer dans le vide. Plus de marches ? Plus de marches mais une crevasse au centre de la maison ».

Juliette, autrice, a hâte de rejoindre « sa chambre d'écriture », située au bout d'un couloir où se trouvaient les mansardes des domestiques des grands appartements bourgeois. L'artiste a remplacé la bonne : « Habiter dans l'ancienne demeure du cocher et de la cuisinière est une sorte de privilège pour Juliette. » Maintenant y passent des gens en situation précaire, « chambres de fugitifs et d'inadaptés », mais elle s'y est durablement installée.

Le trou creusé dans « la colonne vertébrale de la maison » représente pour Juliette une « fracture, une spirale d'une force méconnue, le vide en travers de sa route. » C'est une remise en question de son histoire. Elle est prise de vertige devant l'abîme : « La béance dans l'escalier est un puits en ébullition, la lave des échecs et déconvenues de Juliette s'en échappe comme d'un volcan sorti de sa torpeur. » Le trou de « l'escalier cassé » ravive ses propres fêlures : les peurs de son enfance, ses crises de panique, la dépression qu'elle a traversée, les querelles avec son mari puis la rupture après une soirée mondaine qu'il avait organisée, et les reproches de son fils.

Enfant joyeuse, « elle avait baigné dans la beauté des choses », mais ses attachements aux bêtes, aux plantes et son comportement libre l'avaient rendue fragile. Elle a été gravement malade. Adulte, sa sensibilité propre, son travail d'écrivaine, ses difficultés d'adaptation à une société conformiste fondée sur la consommation, la recherche du profit et le narcissisme, l'ont mise en conflit avec son mari et son fils. De vifs dialogues avec eux mettent en scène l'affrontement entre deux mondes : pour eux, elle est « restée en enfance », entêtée, irresponsable, invivable, sauvage, « mariée à son stylo ». Elle s'amuse de leurs clichés, de leur arrogance et de la vacuité de leurs valeurs — réussite sociale, confort, voiture, vanité : « Une autrice ne pleure pas, elle grince des dents ou bien elle plaisante. Une autrice est aussi une actrice, son comportement reste stylé. » Aux affirmations péremptoires de son fils, elle répond avec humour et détachement. Juliette est réfractaire à une modernité obsédée par les certitudes, par la course en avant du progrès et ses idoles clinquantes : « la machine à fric s'est emballée ». N'est-ce pas le « monde moderne » qui, comme l'écrivait Walter Benjamin, entraîne les vivants dans une course folle et destructrice ?

Enfant, Juliette a assisté à la mort de bêtes, elle sait que le monde est fondé sur une incessante fluctuation de la vie et de la mort. Elle a conscience de la précarité : « qu'est qui n'est pas friable, cassable, altérable, endommageable en ce monde ? » Juliette a choisi cet habitat précaire au bout de cent vingt-six marches, « une piaule sans ascenseur pour étudiantes fauchées », dit son fils. Pour elle, vivre dans les mansardes, c'est renoncer aux murailles faussement protectrices ; habiter « une nacelle au bord du monde, c'est intime et cosmique ». Elle « flotte au bord de la ville » ; par les « fenêtres assoiffées d'espace », elle est au contact des nuages, de la pluie et du soleil brûlant, mais aussi des traces de ceux qui y ont vécu depuis 1880.

L'architecture travaillée de sa « chambre d'écriture » « lui est toujours une énigme » qui l'incite à chercher la complexité plutôt que les angles droits. La mansarde est propice à la liberté du conte qui se joue des limites entre le réel et le songe. Écrire dans les combles, sans attaches sociales, c'est la paix et l'anonymat, la solitude au bord de l'envol : « Elle est à la fois le cheval à l'écurie et l'oiseau sur la branche ». Elle y vit libre et heureuse à lire et à écrire : « Que les auteurs et les autrices prennent de la peine, travaillent le champ des mots, en mariant les semences d'hier à celles d'aujourd'hui, travaillent aussi à coups de bec, à coups

d'ailes ou sur l'extrême pointe des pieds à la manière des ballerines. »

Le choix de la mansarde correspond à une position à la fois sociale et éthique dans le champ littéraire : elle ne veut pas « perdre son âme » dans la compétition, la recherche du profit et du succès. Elle ne cherche pas à « l'emporter sur ses concurrents ». Plusieurs de ses livres sont publiés par de bons éditeurs. La presse en parle mais les ventes s'en ressentent à peine ; elle ne fait partie ni des « gagnants » sur lesquels ont misé certains éditeurs « comme sur des chevaux de course », ni des « perdants restés dans les coulisses », mais des écrivains qui créent à leur manière.

Cependant, il lui faut bien assurer sa subsistance. Elle a publié quinze romans pour les adolescents, écrits pour le plaisir de raconter des histoires qui « parlent au cœur et à l'imagination », comme elle en inventait pour ses petits frères. « Petite soldate des lettres », elle va rencontrer ses jeunes lecteurs dans des collèges et des lycées, en Champagne-Ardenne et dans plusieurs régions, du nord au sud et d'est en ouest : « Je monte au front. Je fais le Tour de France des Compagnons de l'écriture ». La Maison des Écrivains et de la Littérature organisait ces échanges vivants avec de jeunes lecteurs depuis 1986 — jusqu'à sa suppression en 2025 par le ministère de la Culture.

La mansarde n'a rien d'une « tour d'ivoire », l'autrice est reliée à de nombreux lecteurs : « parler et travailler pour d'autres et avec d'autres, des inconnus qui resteraient inconnus. » Elle anime des ateliers d'écriture, elle échange avec des amis dont elle apprécie les qualités humaines, un plombier, des écrivains, un frère couvreur et l'ami proche, qui a « le cœur en or », avec lequel elle se promène en forêt. Ses lectures l'ouvrent à d'autres vies, comme celle de Blaise Cendrars (*La Ferme de Navarin*, 2008, *Chavirer avec Cendrars*, 2025), elle a écrit aussi *Katherine Mansfield dans la lumière du Sud* (2011) et *Les Larmes de Chalamov* (2023). C'est dans sa « chambre dans les hauteurs », à la fois « loge d'artiste et musée personnel », que l'autrice a appris que son frère ouvrier agricole était atteint d'une leucémie due aux pesticides. C'est là qu'elle tient le journal de ses visites à l'hôpital et mène des recherches sur les produits « phytosanitaires. » C'est là qu'elle a écrit *La Malchimie* (2019).

Dans d'autres livres, la mansarde a hébergé une artiste qui jouait Laura dans *La Ménagerie de verre* de Tennessee Williams (*Tatiana sous les toits*, 2008). La mansarde s'ouvre aux « revenants » de la Première Guerre attirés par des libations de champagne en une fabuleuse *nekuia*. Simples soldats tués ou mutilés, peintres et poètes passent, plaisantent avant de disparaître. Un soldat à la jambe de bois danse avec Rosa Luxemburg (*Les fous dans la mansarde*, 2017).

Mais parviendra-t-elle, aujourd'hui, devant les marches manquantes, à retrouver sa « chambre d'écriture » et les multiples présences qui la peuplent ?

Colette Camelin

BLOG de Jean-Claude Lebrun, critique « émérite » à *l'Humanité*

Pour le lire, il vous suffit de cliquer sur le lien suivant :

[Gisèle BIENNE - Blog de Jean-Claude Lebrun](#)

Norbert Czarny L'École des Lettres, septembre, novembre 2026 le lien

<https://ecoledeslettres.fr>

